

L'ancienne poste de Nanterre
était située au 2, rue Gambetta.



Gustave Flourens,
héros communard.



Une doyenne nanterrienne à la une

En 1894, la doyenne des receveuses de La Poste vit et travaille à Nanterre. Elle raconte pour le journal *Gil Blas* comment elle a vécu dans notre bourgade les événements de la guerre de 1870 et ceux de la Commune, en 1871.

● Par Jeannine Cornaille de la Société d'Histoire de Nanterre. 

En août 1894, Maurice Rolland, collaborateur du journal *Gil Blas*, se rend à Nanterre pour recueillir les souvenirs de la doyenne des receveuses de France. Celle-ci habite au n° 2 de la rue Gambetta, dans une maison d'apparence modeste. Au-dessus de la porte, sur une lanterne rectangulaire à vitres bleues, on lit ces mots : Postes et Télégraphes.

C'est là que vit mademoiselle Saupique, receveuse du bureau de Nanterre depuis trente-trois ans. Ses journées de travail sont très longues car le bureau reste ouvert treize heures en hiver et quatorze heures en été. Les dimanches et jours de fête, les opérations postales cessent à 18 heures.

Levée de bonne heure pour réceptionner le courrier et faire partir les facteurs, mademoiselle Saupique doit encore, après la fermeture des guichets, tenir la comptabilité de la journée.

Le 1^{er} septembre 1894, elle va prendre sa retraite avec une modeste pension, mais elle ne quittera pas Nanterre. Ce petit coin de pays, elle l'aime, elle y a tous ses souvenirs, et c'est dans une maisonnette discrète, en compagnie de sa nièce, qu'elle va vivre.

Avant qu'elle ne quitte son bureau pour la dernière fois, Maurice Rolland a voulu la voir à la tâche, avec ses deux employées. Avec la complicité de sa nièce, il a réussi à la décider à le recevoir. Lorsqu'il la rencontre, mademoiselle Saupique a 71 ans. Petite, plutôt maigre, le regard vif et pénétrant, la parole brève, l'allure distinguée, telle est la receveuse de Nanterre. Lorsqu'il lui suggère d'évoquer ses souvenirs,

voici ce qu'elle lui répond : « *En trente-trois ans, j'ai pris trente-sept jours de congé, un mois pour aller au Mont-Dore et huit jours pour aller dans la Meuse. Je n'ai jamais rien demandé à personne, et ma seule crainte était d'être mise à la retraite. D'année en année, je m'attendais à être remplacée : après trente-trois ans de service, il faut bien faire la place aux jeunes. Mais c'est si pénible de quitter une maison où on a tant de souvenirs !* »

Rendez-vous avec l'histoire

Le journaliste lui demande ensuite, avec toutes sortes de ménagements, si elle n'était pas là au moment de l'occupation prussienne en 1870, et pendant la Commune en 1871. Mademoiselle Saupique lui jette un regard plein de tristesse douloureuse et lui répond : « *Oui, j'ai vu les Prussiens. Je suis restée ici aussi longtemps que j'ai pu ; du jardin, je voyais passer au-dessus de ma tête les obus. Et plus d'une fois, je suis allée à Rueil pour affaires de service. Ici, tout le monde partait. Les francs-tireurs occupaient ma maisonnette, où était le bureau de poste, et buvaient même mon vin.*

Quand la ligne a été coupée, j'ai été rappelée à Paris, où j'aidais au service et j'y suis restée six mois. Chaque jour, un facteur, muni d'un laissez-passer, allait chercher le courrier ; à son retour, on le fouillait rigoureusement, comme si on avait peur qu'il rapporte du pain sous sa blouse ! Après six mois, j'ai été invitée à revenir ici. Ah ! Si vous aviez vu Nanterre ! Quelle désolation ! Ma maisonnette était sacagée, une bibliothèque à laquelle je tenais était brisée, les livres déchirés couvraient tout

le plancher. Dans quel état était la maison ! Des papiers partout, de vieilles marmites dans les cheminées, partout de la saleté, et le salon avait abrité six chevaux ! »

Le journaliste pense qu'elle a dû assister aussi à des scènes de la Commune. « *C'était terrible ! Nous avons vu ici Flourens quelques heures avant sa mort. Quand les Communards sont arrivés, se dirigeant vers Chatou, nous avons été prévenus. Le bureau se trouvait alors dans la loge du concierge de la maison voisine, cette maison-ci étant inhabitable. On nous a dit de cacher tous les papiers. Le bureau fut fermé et je suis allée me réfugier chez une parente de ma nièce. Je venais d'y arriver quand les Communards passèrent devant la maison, et c'est à ce moment-là qu'ils furent aperçus du Mont-Valérien. La canonnade commença alors avec violence : les obus éclataient un peu partout et les Communards, agenouillés tout autour de la maison, tiraient aussi. C'était un bruit épouvantable. Nous n'avons pu demeurer dans les caves où nous nous étions réfugiés, et nous avons quitté la maison, mon frère portant sur les bras un bébé de deux ans. "Quelle imprudence ! nous cria Flourens. Mais dépêchez-vous donc, on va vous prendre pour nous et vous tirer dessus." Nous sommes partis en courant ; devant moi, j'aperçus un boulet s'enfonçant dans une maison qu'il éventra. Quelques heures plus tard, Flourens était tué au pont de Chatou. Ces souvenirs sont bien tristes pour moi », ajoute mademoiselle Saupique.*

La nièce, présente au cours de l'entretien, précise qu'à cette époque mademoiselle Saupique a perdu successivement son père et son frère. Tous trois demeurent quelques instants encore pensifs, dirigeant machinalement leurs regards vers le Mont-Valérien, dont la silhouette apparaît entre le feuillage des arbres. Puis Maurice Rolland remercie ses deux interlocutrices de lui avoir livré ce témoignage plein de vérité sur les événements de 1870 et 1871.